

SOUPLESSE DES HORAIRES.

Mélody apprécie ce travail d'appoint qui lui permet de poursuivre ses études de lettres. "Je n'ai pas de problème avec la nudité, et je pose pour des gens adorables", dit-elle. Ici, à l'Académie de la Grande-Chaumière, à Montparnasse, fréquentée autrefois par Gauguin et Modigliani, les séances de peinture le matin, ou de croquis l'après-midi, sont accessibles aux amateurs comme aux professionnels.

MODÈLES. LA GRANDE PRÉCARITÉ
Natures vivantes

Indispensable à la pratique du dessin, l'apprentissage du nu perdure depuis le XVII^e siècle au sein des ateliers d'art. Mais les conditions de travail se dégradent.

PHOTOS : OLIVIA GAY POUR VSD



LES POSES S'ENCHAÎNENT, DE PLUS EN PLUS LONGUES. TOUS LES TROIS QUARTS D'HEURE, UNE INTERRUPTION DE QUINZE MINUTES



1. CORPS SUBLIMÉS. "J'adore ce moment sacré où l'on est nu et les élèves vous observent. Eux aussi sont fragilisés. Je suis comédienne, j'ai fait de la danse. Explorer mon corps, comprendre le mouvement m'intéresse. J'adore gérer l'immobilité de la pose. Je me reconnecte avec mes muscles, même s'ils brûlent. Aucune position ne me gêne car c'est à des fins magnifiques", raconte Maude. Ici, lors du cours de morphologie de Jérôme Barjini à l'Académie Charpentier. L'étude des proportions, des masses grasses, du squelette a été souvent négligée ces dernières années.

2. POSER À DEUX. Très prisées, les séances en couple sont exceptionnelles. Ici, à l'Académie de la Grande-Chaumière, Mélody et Kevin, qui ne se connaissent pas, trouvent immédiatement une position qui inspire les artistes. "Participer à part entière au processus créatif", passionnée ce danseur professionnel. Yoga et méditation lui permettent d'"entrer dans ses sensations intérieures".

3. LE DÉFI DE L'IMMOBILITÉ. "Ce n'est pas la nudité qui est difficile mais la tenue des poses. La jambe mal pliée qui fait souffrir, un mauvais appui. C'est un travail très physique. Quand il faut tenir trois quarts d'heure d'affilée, parfois c'est très long", explique Caroline.

4. SUR LA SELLETTE. "Certes, nous sommes vulnérables. On vous regarde, on vous juge. Puis l'artiste est emporté par son dessin. Il ne faut pas qu'il s'ennuie. Nous sommes des courbes, des formes qui inspirent. Je m'adapte aux ambiances. À la Grande-Chaumière, la peinture s'éveille mais les esprits sont là. Où que je pose, j'ai toujours un paréo et des jambières contre le froid. Nos petites estrades sont rarement propres, les draps pas très nets. Il y a des clous, des punaises qui traînent. Mais, c'est toujours un plaisir pour moi, la complicité, les non-dits, un sourire, le frottement des pinceaux sur le papier. Parfois, je sens du mépris. On me dit «Vous avez bougé!» Nous ne sommes pourtant pas des choses!", s'indigne Marie Mag.

5. CHANGER LE REGARD SUR SOI. Très timide dans la vie, Nathalie a pris du recul vis-à-vis de son propre corps en posant pour une association de peintres amateurs, dans le Perche.



SE DÉVOILER. "Durant mon enfance, j'ai eu des relations difficiles avec ma mère. J'ai été battue, dénigrée. Quand j'ai commencé à poser, vers 19 ans, quelque chose en moi a été restauré. Soudain, on m'admire. Au départ, les débutants me représentent souvent comme une lutteuse grecque. C'est bizarre. Ce que j'aime le plus? Les poses romantiques. Je m'imagine au bord d'un lac. Je déteste rester debout, les mains sur les hanches, je trouve cela ridicule", reconnaît Adjowa.

UN MÉLANGE DE "VULNÉRABILITÉ" ET DE "PUISSANCE"



"UN BON MODÈLE?" s'interroge Caroline. C'est plus une question d'aura, de sympathie ou de regard que de plastique. "Son agenda rempli de rendez-vous plusieurs semaines à l'avance, la jeune femme adore son "demi-métier" de modèle, qui lui permet de poursuivre sa carrière de chanteuse. "Je crée mes poses à l'instinct. Mais, quand quelqu'un me dit «Tiens, on dirait un Fragonard ou un Degas», cela me fait plaisir."

Mains sur les hanches, le buste en torsion vers l'arrière, un pied en appui sur l'avant, Caroline amorce une rotation à gauche.

D'un mouvement souple, elle place ensuite ses jambes en ciseaux, regarde le sol, écarte les bras. Puis se penche, plie son genou droit, incline la nuque. Elle s'allonge sur le côté, le coude droit posé par terre, se retourne, se redresse.

Face aux élèves de l'atelier de Sèvres, à Paris, les poses s'enchaînent toutes les trente secondes. Du haut de l'estrade, le modèle tient la salle. Excepté les «pfft, pfft, scratch, scratch» des crayons sur le papier, aucun bruit, nul bavardage. L'attention des étudiants est focalisée sur la succession des postures. Un œil sur les planches à dessin, Sarah Jérôme, leur professeure, arpente la pièce et les stimule. «On suit le mouvement. On regarde à peine sa page. Imbriquez les gestes, essayez de vous donner un axe. On se fiche de savoir si votre dessin est réussi. Servez-vous de la colonne vertébrale, du crâne, des talons, des appuis, de l'intérieur du corps, n'ayez pas peur de griboiller, utilisez les accidents. Traduisez l'animalité des positions. Faites attention à l'accroche de la tête. Trapèze, clavicule, nombril, pubis, mettez des repères...».

"NE LÂCHEZ PAS LE RYTHME, C'EST FATAL POUR LE DESSIN"

Le temps est suspendu. Modèle depuis cinq ans, Caroline apprécie ces moments. Elle évoque la «relation triangulaire entre elle, les artistes et l'enseignant», parle de «synergie». La leçon durera trois heures, cadencées par des positions immobiles de plus en plus longues – une minute, cinq minutes, vingt minutes. Avec, tous les trois quarts d'heure, une interruption de quinze minutes.

Ce soir, dans un atelier de sculpteur situé dans une arrière-cour du faubourg Saint-Antoine (Paris 12^e), elle procédera de la même façon avec un autre groupe. L'assemblée est restreinte, le propos scientifique. Jérôme Barjini enseigne la morphologie. De la pointe lumineuse de son stylo laser, il effleure Caroline. La petite lumière rouge marque le tendon d'Achille, l'aréole du sein «toujours sur la moitié supérieure», le petit retour «tranchant» du nombril, placé en haut chez les femmes, en bas chez les hommes, la lyre d'Apollon, ligne délicate qui court des «poignées d'amour» jusqu'à l'aîne. «Ne lâchez pas le rythme, dit-il à ses artistes en herbe qui croquent à toute vitesse, c'est fatal pour le dessin.» Réchauffée par deux minuscules radiateurs électriques et un poêle à bois, Caroline évolue sur sa «sellette», petit promontoire réservé à cet effet.

SOUVENT, LE BOULOT D'APPOINT S'EST TRANSFORMÉ EN ACTIVITÉ PRINCIPALE

Le lendemain, sa chevelure châtain relevée en chignon, une discrète boucle d'oreille rouge et un anneau d'or au poignet, elle posera pour le même professeur devant des élèves de troisième année à l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Toujours le même rituel. Caroline retire ses vêtements derrière un paravent et ne laisse glisser son paréo rouge qu'une fois prête à travailler. Car, en dépit de l'aspect «simple» de cette activité surgie d'un autre siècle, il s'agit bien d'un travail. Patrick Berton, dix ans de pose à son actif au sein, entre autres, de la prestigieuse École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (Ensba), utilise le terme de «performance». Il raconte les «postures différentes selon les ambiances, la confiance entretenue avec les professeurs, les qualités d'artiste de scène indispensables pour susciter l'intérêt».

de décembre dernier. En cause également, le manque de considération et le tarif horaire ridiculement bas au sein des ateliers d'amateurs gérés par la Ville. Ici, la tarification s'élève à 11,11 euros brut (congrés payés inclus). Une somme qu'il faut porter à «14,78 euros grâce à "l'heure de vestiaire" comptée en plus des trois heures effectives» précise la direction des services culturels.

AVANT, C'ÉTAIT "LA BOHÈME", MAINTENANT, C'EST "LA GALÈRE"

Outre ces calculs d'apothicaire, un «détail» a mis le feu aux poudres, il y a quelques semaines: la suppression du «cornet». Cette vieille tradition consistait à rouler une feuille de papier ou à faire passer une enveloppe à la fin des cours pour que chacun puisse y glisser un pourboire. Oscillant entre 100 et 200 euros, ce revenu offrait un complé-

permanence de nouvelles adresses, de nouvelles pistes, d'autres contacts». De faux airs d'un Toulouse-Lautrec avec son boa, ses jambières de toutes les couleurs et ses cheveux roux, elle se souvient avec émotion de ses débuts: «Je tremblais, je devais transpirer un peu. Ils ont dû se rendre compte que j'étais nouvelle, toute la salle m'a applaudie à la fin du cours.» Quant à Lucile, 34 ans, elle s'est évanouie quand elle a retiré son peignoir pour la première fois. «C'était extrêmement violent, pour moi. J'étais agenouillée devant des sculpteurs, je me suis sentie glisser. Pourtant, une copine m'avait conseillé de m'imaginer moi-même comme un paysage.»

Marie Mag, Lucile et Adjowa ont très vite pris goût à leur rôle. Pour ces comédiennes et chanteuses, ces danseurs ou ces musiciens, le job d'appoint s'est souvent transformé en activité principale. Parfois, il a même servi de thérapie. «Ma mère m'a toujours dit que j'étais moche. Tout d'un coup, on me disait que j'étais belle. Je me suis sentie de plus en plus forte», explique Adjowa. Tous éprouvent un mélange de «vulnérabilité» et de «puissance» à exposer leur corps dénudé. «Nous sommes les artistes de nos poses, dit Patrick Berton. C'est aux personnes de s'adapter. Si cela ne leur convient pas, c'est à elles de se déplacer pour trouver un autre point de vue.»



LEÇON DE DESSIN. "Essayez de penser abstrait, dessinez ce que vous voyez, contrastez au niveau du sol pour que l'on comprenne le poids du corps. Profitez, c'est beau!" Sarah Jérôme, à l'Atelier de Sèvres.

LE MIROIR INTÉRIEUR DE CHACUN DES ÉTUDIANTS

S'agit-il d'avoir de jolies formes, un visage harmonieux? «Pas particulièrement, explique Carole Croënne, responsable du recrutement à l'Ensba. Si un candidat m'envoie une photo d'identité, c'est qu'il n'a rien compris. Il faut avoir le sens de la gestuelle.» Patrick Berton est plus direct. «Tout le monde peut poser, du moment que vous avez quelque chose à dire.» Professeur à l'École supérieure des beaux-arts de Toulouse depuis 1975, Jacques Places reconnaît que les personnalités corpulentes sont plus faciles à dessiner. Intarissable sur «l'émotion éprouvée à la rencontre d'un corps nu», il décrit un étrange phénomène de «transfert». Tous les artistes débutants commencent «par se dessiner eux-mêmes avant d'être capables de représenter ce qu'ils voient réellement, dit-il. Plus qu'une figure autre, le modèle se révèle d'abord comme le miroir intérieur de chacun.»

ISABELLE SPAAK

Découvrez plus de photos sur www.vsd.fr